

Zeitschrift: La vie musicale : revue bimensuelle de la musique suisse et étrangère
Herausgeber: Association des musiciens suisses
Band: 5 (1911-1912)
Heft: 16

Rubrik: La musique à l'étranger

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 14.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

mier violon à l'orchestre de la « Société de musique ». Il s'est fait entendre fréquemment, comme soliste, à Berne, à Neuchâtel, et on se rappelle qu'à Lausanne il joua plusieurs fois avec orchestre, sous la direction de M. Hammer et sous celle d'A. Birnbaum. Il a prêté également son concours aux concerts d'orgue des Cathédrales de Lausanne (M. A. Harnisch) et de Berne (Carl Hess). Maintenant qu'il est à notre porte — car on sait qu'il habite Montreux — nous aurons sans doute sous peu l'occasion de l'entendre de nouveau.

M. Emile Cousin a formé des élèves nombreux et excellents. Plusieurs se sont déjà produits en public avec succès. Encore jeune, il est dans toute la force de son talent et, nous voulons l'espérer, seulement au début d'une belle et longue carrière. Nous sommes heureux de pouvoir souhaiter à l'aimable artiste, au distingué professeur, la plus cordiale bienvenue.

A. H.

La musique à l'Etranger

ALLEMAGNE

9 avril.

Bienheureux répit des vacances de Pâques ! Et déjà pendant la Semaine Sainte, tant en pays protestants que catholiques, les concerts avaient fait trêve. La trêve de Dieu ! La musique du moins, que l'on a pu entendre ces derniers jours, grave, recueillie, profonde, puis exultante de la radieuse promesse de vie triomphante et éternelle, cette musique était à sa place ; elle avait sa raison d'être ; l'emploi légitime des chants et des instruments, venait appuyer une émotion réelle, traduire des sentiments vivaces.

Ce qui rend les manifestations artistiques de notre époque — car cela s'étend à tous les arts en général — tellement fatigantes, c'est qu'elles ne répondent à aucun besoin immédiat ; elles sont nettement oiseuses, une superfétation, dans la plupart des cas. Nous assistons à une commercialisation de la production artistique, parallèle et analogue à l'industrialisation de la production économique. Dans un essai que publie l'*Annuaire Emil Gutmann* pour 1912-1913 (et qui contient entre autres un curieux article d'Hermann Bahr sur la *Mode contre Wagner*), le Dr Walter Niemann proteste avec infiniment de justesse contre la généralisation de l'instruction musicale : tout le monde veut avoir l'air d'aimer la musique, de la comprendre, de s'y intéresser ; mais comme la plupart des gens n'y entendent rien et ne veulent pas le laisser paraître, ni s'abandonner sans feinte à leur impression, de peur de montrer une ignorance retardataire, ils sont les victimes d'une exploitation éhontée : les guides, les programmes, les analyses leur dissèquent les œuvres et leur fournissent une opinion avant qu'ils en aient ouï la première note ; et une réclame indécentement américaine leur indique sur les affiches mêmes ce que dans chaque ville on a pensé et écrit de tel et tel artiste, et les succès qu'il a remportés. Dès lors, comme

chaque exécutant tient à avoir quelque public, c'est à qui attirera le plus bruyamment l'attention, à qui s'efforcera de s'imposer... En art, comme dans les autres domaines, cet état de choses bien moderne consiste à remplacer la qualité et l'après-propos d'autrefois par la quantité à n'importe quel prix. Si vous voulez savoir comment nous y sommes arrivés, lisez là-dessus M. Werner Sombart.

Presque partout, la saison musicale s'est terminée, selon une tradition déjà ancrée, par la *IX^e avec chœurs* de Beethoven. C'est une œuvre qui fait toujours salle comble. Je ne sais vraiment pas si ce sont ses beautés ou ses défauts qui la rendent si populaire ; ce doit être plutôt un désir de se croire toujours à l'avant-garde ; car on rencontre même des musiciens pour déclarer, de vive voix et par écrit, que Beethoven a « épuisé la symphonie ». Et sur la foi des petits guides, ceux qui n'ont jamais lu une ligne de Beethoven lui-même, croient dur comme fer qu'il n'y a jamais rien eu au delà de la *IX^e*, tout en pestant dans leur for intérieur que le bon ton les empêche d'afficher le goût qu'ils auraient d'entendre à sa place la *Lustige Witwe...*

Une des plus belles exécutions du grand-œuvre a été celle de M. Ferd. Lœwe à la Tonhalle de **Munich**, avec l'orchestre du Konzertverein, la Société chorale et des solistes en tête desquels se distinguaient l'incomparable soprano de Mlle Gertrude Færstel et, pour une fois, le ténor de M. Emile Pinks de Leipzig. M. Lœwe a eu l'idée, que l'on a trouvée singulière, de réunir à la dernière symphonie dans le même concert, la première ; on a objecté qu'elles n'ont plus rien de commun ; peut-être leur confrontation au contraire fait-elle ressortir l'accent déjà beethovenien, bien plus beethovenien qu'on ne veut le dire, de l'opus 21. Dans la *IX^e*, M. Lœwe a remporté une de ces victoires qui déchaînent l'enthousiasme de l'assistance ; sentir les intentions de l'œuvre traduites avec cette fidélité, cette chaleur, cet amour et, ce qui ne va pas toujours de pair, cette parfaite maîtrise, provoque toujours une plénitude de satisfaction que les recherches d'interprétation à effets plus personnels, mais aussi sujets à disputes, ne donnent pas toujours. — Il est question d'une tournée de concerts de l'orchestre munichois en Suisse, en France, en Italie. Les lecteurs de la *Vie musicale* me sauront gré de leur assurer que l'audition des symphonies de Beethoven, de Brahms, de Bruckner, dirigées par M. Lœwe, équivaut à la visite, dans les musées, des chefs-d'œuvre originaux. Plus qu'un interprète soucieux de se faire valoir, — il a cependant ses coquetteries aussi, — M. Lœwe est un disciple convaincu et respectueux de ces maîtres de la symphonie, que Vienne a si fort marqués de son empreinte et que, par ses origines, son éducation et son propre tempérament viennois, il est tout spécialement à même de comprendre et de faire comprendre.

Un des concerts spirituels les plus imposants a eu lieu à **Francfort** avec la *Passion selon saint Matthieu*, et la *VIII^e symphonie* de Gustave Mahler. Cette symphonie que, dans un esprit mercantile déplorable, on se met à appeler la « Symphonie des Mille », commence à produire tout son effet. Elle avait déjà été exécutée au début de mars à **Leipzig**, en véritable Fête de musique, par le Dr Georg Gœhler, le fervent mahleriste, instructeur du chœur du Riedelverein pour la mémorable première de Munich. A **Prague**, M. Zemlinsky et d'excellents solistes l'ont également donnée avec un succès tel qu'il fallut la répéter deux ou trois fois. Elle figure en outre aux festivals de Mannheim et de Wiesbaden et clôturera la *Semaine de musique viennoise* (fin juin). Mais ce n'est pas son immense appareil de mille exécutants (ils seront deux mille tantôt) qui agit seul sur la foule, bien que celle-ci soit très sensible aux masses chorales et que la présence du chœur des enfants ne soit pas complètement étrangère à son émotion. Vraiment le sens même de l'œuvre ; son caractère universellement religieux, son immense élan d'amour, l'affirmation de sa foi en une destinée suprême ; l'audacieuse juxtaposition d'un texte liturgique

latin et des fragments allemands du second Faust (choix et juxtaposition qui suffiraient à donner une haute idée du génie synthétique de Mahler) ; la satisfaction qu'y trouvent le croyant comme le penseur ; tout répond intimément au besoin supérieur de religiosité qui anime notre temps.

Et si d'un autre côté, l'on pouvait douter de la valeur pour ainsi dire apolégtique que lui confèrent, persuasive, ses seules qualités d'art, il suffirait de la comparer (Dieu m'en garde !) à un ouvrage de propagande avérée : l'*Expiation de Caïn*, de M. M.-E. Sachs. Voilà un professeur de conservatoire et adepte de la théosophie, qui a passé 25 ans à exposer en 7 tableaux la théorie des réincarnations expiatoires et messianiques de la doctrine à laquelle il est affilié, et à expérimenter là-dessus les recettes du métier qu'il enseignait ; arrivé à l'âge de la retraite, il se consacre à la divulgation apostolique de son travail : non seulement au point de vue musique, cette élucubration est d'une pauvreté désolante, d'une monotonie soporifique invincible ; mais le prétendu drame, présenté avec une naïveté enfantine, ne touche à aucune fibre humaine, sinon la présomption, éminemment anti-artistique. M. Sachs rêve, de plus, d'un bateau frété en théâtre qui lui permettrait d'aller jouer son *Caïn* sur tous les cours d'eau d'Allemagne et sur toutes les côtes du monde pour l'éducation des populations riveraines... Rêve qui lui vient sans doute de l'époque du déluge ; puisse-t-il ne se réaliser que dans une de ses existences ultérieures !

A Spire, dans son second concert symphonique, M. Markus Stahl, un élève de Félix Mottl, a apporté, avec un succès qui a mis en relief ses qualités de chef d'orchestre, l'œuvre la moins inconnue d'un musicien bien oublié : la cantate *Sapho* de Louis Lacombe, pour soprano et ténor, déclamation, chœur à huit voix et grand orchestre. Elle avait été couronnée à Paris, lors de l'Exposition universelle de 1878.

Depuis les démêlés qu'il eut avec l'Intendance des Théâtres royaux de Berlin, M. Félix Weingartner avait peu fait parler de lui en Allemagne. Vous savez que cette Intendance avait poussé le ressentiment tout nietzschen jusqu'à promulguer un oukase qui lui interdisait de paraître au pupitre directorial dans la Capitale. Eh bien ! grâce à l'ingéniosité de l'Agence Emil Gutmann, M. Weingartner se passera de Berlin, sans que ses amis berlinois soient obligés de se passer de l'entendre : il viendra diriger une série de grands concerts symphoniques à ... Fürstenwald sur la Sprée (comme qui dirait Pontoise ou Longjumeau) ; des trains spéciaux feront faire aux heureux auditeurs les 50 kilomètres qui séparent Berlin de cette nouvelle Mecque et les billets de concerts donneront droit au parcours gratuit. — Encore un exemple d'américanisme en art. M. Weingartner n'avait pourtant pas besoin de revenir d'Amérique : il y a longtemps qu'il connaît les manières de tenir son public en haleine. Et pour comble de réussite, on bat la grosse caisse six mois d'avance. Je ne signale le fait qu'à l'appui de mes quelques mots du commencement.

MARCEL MONTANDON.

